



Réception de Jean Klein

DISCOURS DE JEAN KLEIN

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 OCTOBRE 2015

Qui saura, cher Jacques, si vos propos élogieux doivent plus à nos relations sympathiques et amicales récentes ou à des qualités objectives. L'optimiste que je suis pourrait aimer croire à la seconde hypothèse, mais le réaliste optera plutôt pour la première.

Faut-il s'étonner qu'en tant que médiéviste, attentif également au XVIII^e siècle (phénomène normal chez un élève du regretté Roland Mortier), vous rejoigniez certaines préoccupations d'un lexicologue intéressé par des aspects parfois peu conventionnels de la langue. Du grand débat sur la néologie au XVIII^e siècle jusqu'aux manifestations de la créativité lexicale sans bornes d'écrivains de notre temps, les irréguliers du langage, en passant par le langage boulevardier parisien du XIX^e siècle, j'ai toujours été heureux de pouvoir analyser le dynamisme inventif du français, qui n'a jamais choqué que des puristes coincés. Comment ne pas reconnaître qu'au milieu du XIX^e siècle, la langue de Louis Veuillot, auteur peu réjouissant s'il en est, présente moins d'invention que celle des vaudevillistes ou des journalistes de la revue *La vie parisienne*. De votre côté, en analysant les expressions idiomatiques, dans les *Angoysses et remedes d'amour*, de 1536, du rhétoricien Jean Bouchet, vous épinglez de nombreuses innovations, dont un proverbe *Il n'y a cher que la pinte première*, synonyme de la forme proverbiale plus récente *Il n'y a que le premier pas qui coûte*, mais vous relevez aussi une locution *Il en a eu double et original* « il m'a possédée tout entière », conclusion aussi métaphorique que manifeste d'une relation amoureuse intense.

Voilà des rencontres lexicales plaisantes qui montrent que nous pouvons traiter sérieusement des sujets quelle que soit la légèreté de la réalité évoquée.

Ceci expliquerait-il votre indulgence à mon égard ? Quoi qu'il en soit, je vous remercie vivement de vos propos aimables.

Chères Consœurs, chers Confrères, Mesdames, Messieurs, chers Amis,

Permettez-moi de commencer par une question avec réponse, posée par un collègue et confrère de la personnalité que nous honorons aujourd'hui.

Combien y a-t-il de Willy Bal ? J'en distingue une trentaine, que j'énumère dans un ordre approximatif, sans être sûr de ne pas en oublier. Un natif du village de Jamioux (...). Un fidèle de Jamioux puisqu'il a réintégré, après quelques pérégrinations à travers le monde, la maison où il est né. Un poète wallon précoce. Un dialectologue tout aussi précoce : le plus jeune informateur de Jean Haust pour l'Atlas linguistique de Wallonie. Un étudiant brillant devant le tapis vert, mais aussi dans les guindailles (...). Un juvénile docteur en philosophie et lettres. Un prisonnier de guerre en Allemagne. Un professeur à l'athénée (hors des normes) de Marchin. Un cultivateur. Un éleveur. Un jardinier. Un bûcheron. Un fin lettré. Un admirateur de Péguy et de Pourrat. Un mari amoureux. Un père de famille nombreuse. Un professeur, puis doyen de faculté à l'Université Lovanium de Léopodville. Un professeur, puis doyen de faculté, puis vice-président du Conseil académique à l'Université de Louvain. Un habile organisateur. Un lusitanisant. Un linguiste comparatiste et généraliste. Un polyglotte qui se méfie des villes, des snobs. Un ami sur qui on peut compter. (...) je crois possible de ramener tous ces Willy Bal à l'unité. Le mot essentiel serait fidélité (...).

Et André Goosse, signataire de ce texte écrit à la veille d'un quatre-vingtième anniversaire, de conclure : « Bref, il n'y a qu'un Willy Bal, fidèle et solide. » Trente Willy Bal en une seule personne, voilà une sérieuse concurrence pour la... Trinité.

Aujourd'hui, à l'audition de cette impressionnante énumération de ce qui a marqué une grande et belle vie de nonante-sept ans, je mesure la gageure qui consisterait à vous en présenter ne serait-ce qu'un résumé succinct. Je ne suivrai pas non plus l'intéressé lui-même qui, dans une communication à cette Académie,

par humilité excessive, ramenait tout son parcours à deux lignes : « Philologue jamais guéri d'une vocation rentrée d'agronome et de forestier, je ne suis dans cette compagnie qu'un philologue par raccroc puisque j'y siége en qualité d'écrivain dialectal. »

Je me propose donc de partir de trois images qui symbolisent des aspects essentiels de la personnalité et du parcours de Willy Bal.

En premier lieu, ce qui est fondateur : Jamioulx, l'enracinement wallon, l'alpha et l'omega, d'un itinéraire où l'on retrouve le père de famille nombreuse, le patriarche, et le poète dialectal.

Né à Jamioulx, le 16 août 1916, l'enfant est très vite confronté au monde rural, car sa mère s'occupait d'une petite ferme ; devenu adulte, il revendiquera avec fierté d'appartenir au monde paysan. Tout son parcours scolaire et universitaire sera marqué par des résultats intégralement brillants. À 17 ans déjà, il pourra s'inscrire en philologie romane à l'Université catholique de Louvain. Entre-temps, le jeune Willy se sera manifesté comme poète wallon, avec un premier recueil *Oupias d'avri* [Rameaux d'avril] : un concours réservé aux jeunes poètes de moins de vingt ans le classe premier.

Loin d'abandonner le wallon et la poésie pendant ses études universitaires, il s'intéresse au sort du dialecte et de sa littérature qu'il trouve trop passéiste et qu'il veut rapprocher des intérêts et préoccupations des Wallons en s'écartant résolument des clichés, du pittoresque et de l'anecdotique, comme le soulignait, ici même, Joseph Hanse, en 1969. Willy Bal achève en 1937, son mémoire de philologie romane qui traite de la morphologie du parler de Jamioulx et, de façon étonnante, boucle en un an sa thèse de doctorat sur le patois de son village. La qualité du travail lui vaudra une fois encore la plus haute mention avec les félicitations du jury, mais aussi d'être couronné plus tard par notre Académie. À 22 ans, sa jeune notoriété lui permet de participer, en compagnie d'éminents philologues de Belgique et de l'étranger, à des Mélanges offerts à Jean Haust. C'est donc un horizon prometteur qui s'ouvre devant le jeune poète et dialectologue. Les événements en décideront autrement : la guerre éclate et après quelques journées éprouvantes de combats, il est emmené en captivité pendant cinq ans en Bavière. Là, sélectionné par des fermiers allemands venus faire leur marché dans les camps de prisonniers, il retrouvera le travail des champs, dans des

conditions bien peu exaltantes. Cette expérience de cinq ans l'aura marqué, comme il l'exprime dans sa correspondance ou dans des poèmes, tels *Au soya dès leus* [Au soleil des loups], en 1947, et *Nos n'pièdrons nin*, [Nous ne perdrons pas], en 1948. Désormais, il s'inscrit dans la meilleure veine de la littérature dialectale et dès 1953, se voit élu membre de la Société de langue et de littérature wallonnes. Heureusement, cette période marquée par la gravité et les souvenirs douloureux va brusquement s'illuminer par la rencontre d'Anita Lefèvre qu'il épousera en 1946. De tempérament dynamique et plus portée à l'optimisme, ce sera la compagne idéale, qui le suivra dans les développements parfois inattendus de sa carrière, et avec qui il aura sept enfants, quatre garçons et trois filles, auxquels ne manqueront ni vitalité ni originalité dans leurs orientations respectives. Cette sérénité retrouvée au sein d'une famille nombreuse transparaît dans une œuvre *Tchanson eûreûse* [Chanson heureuse] au titre significatif. Nommé professeur de français à l'École Prince Baudouin, à Marchin, où il enseignera jusqu'en 1956, il s'adapte volontiers à la pédagogie active avec des élèves privés de famille par la guerre. Ce sera aussi l'occasion de renouer avec la vie rurale dans la petite ferme de Marchin, sans oublier les activités scientifiques, un compromis remarquable qui caractérise toute la carrière de Willy Bal. Le programme de l'enseignement secondaire l'amène à aborder aussi la littérature française, avec des auteurs tels Pourrat, Péguy ou Ramuz, auxquels il consacra un certain nombre d'études.

Une seconde image : l'Afrique

En 1956, nommé à l'Université Lovanium, créée en 1954 à Léopoldville par l'Université catholique de Louvain, il se voit confier la charge de fonder une section de philologie romane. Éloigné avec sa famille de ses terres wallonnes, et projeté dans un univers linguistique et culturel qu'il ignorait, Willy Bal prend conscience qu'il ne peut pas se contenter d'y concevoir son enseignement ou ses recherches en romaniste théoricien, en linguiste marqué par un structuralisme dominant à l'époque. Dialectologue, il va s'intéresser à des hommes qui parlent et non à un locuteur abstrait de telle ou telle langue. Il perçoit bien l'urgence qu'il y a à concevoir une politique linguistique adaptée au continent africain et singulièrement aux anciennes colonies où le français a été implanté. Éternel problème du conflit entre les exigences de l'unité et de la diversité d'une langue, que l'Abbé Grégoire avait déjà perçu, au seuil de la Révolution, à la suite de sa

grande enquête de 1790, soit une « série de questions relatives aux patois et aux mœurs des gens de la campagne ». Du point de vue de ce dernier, la seule connaissance du dialecte par une proportion importante de Français constituait un obstacle aux idées nouvelles de la Révolution et à la propagation des Lumières. Si l'idée n'était pas fausse, la conséquence qui en résulta fut très dommageable : la République crut bon, à la fin du XIX^e siècle, avec l'instauration de l'enseignement primaire obligatoire, de promouvoir l'exclusivité du français en interdisant aux enfants de pratiquer leur parler local dans les écoles, sous peine de sanctions. Un dialectologue du XX^e siècle ne pouvait en aucun cas aborder le problème de cette façon radicale et pourtant ce qui frappe Willy Bal, en premier lieu et surtout au Congo, « c'est l'étonnante diversité des idiomes vivants, le babélisme poussé au plus haut point. La proportion du nombre de langues par rapport à la population est plus élevée que dans n'importe quelle autre région comparable du globe ». Par ailleurs, il ne peut oublier que « les diverses langues ont leur dignité, une valeur irremplaçable pour un groupe humain en tant que langue maternelle, une valeur intrinsèque sensiblement égale, mais aussi qu'elles sont inégalement adaptées au monde moderne (...) » ce que signalaient déjà, à propos des patois, certains correspondants de l'Abbé Grégoire. On le voit bien, Willy Bal ne se contente pas d'une approche rapide, mais essaye d'évaluer tous les aspects pratiques et humains d'une situation particulièrement complexe. Dans un article, daté de 1966, fort de ses quelques années d'expérience africaine, il propose une analyse globale de la situation linguistique en Afrique où le sociolinguiste rejoint assez naturellement le dialectologue.

Il peint clairement la situation : « une mosaïque de langues autochtones, avec superposition partielle de langues véhiculaires et l'imposition de langues étrangères dans l'exercice des fonctions supérieures ». Ainsi, les langues étrangères entraînent une forme d'aliénation culturelle et une division des classes sociales, une élite trouvant là un moyen de contact important sur le plan international. Dans des pays qui ont connu une décolonisation récente, il en résulte un affrontement entre nationalistes défenseurs des langues autochtones et européenistes convaincus par l'adoption d'une langue internationale pour éviter l'isolement que provoquerait l'emploi exclusif d'une langue africaine. Willy Bal analyse avec soin les objections et remarques des partisans des deux tendances pour arriver à la conclusion que la

solution la plus équilibrée est la promotion d'un bilinguisme langue maternelle et langue internationale, solution à laquelle s'était déjà rallié L.S. Senghor, en 1961. Toutefois, il est bien conscient que ce n'est pas la panacée. Cette solution exige un grand effort de mise en œuvre et ne pourra être concrétisée parfaitement, car elle se heurte à une double difficulté : le trop petit nombre de linguistes africanistes et la quantité de langues africaines qui n'ont pas été décrites scientifiquement. Quelques années plus tard, faisant le point sur les opinions des élites africaines concernant les rapports entre les langues nationales et le français, Willy Bal doit bien constater que, s'il y a accord pour promouvoir les langues africaines, les africanistes les plus convaincus se limitent à accepter le français comme un « mal nécessaire ». Il voit là un antagonisme fondamental entre métissage culturel et authenticité, tendance correspondant, à la fin des années soixante, à une poussée régionaliste dans nos sociétés industrielles. À l'aube de ses 80 ans, loin d'avoir oublié l'Afrique, comme le montre une de ses communications à l'Académie, en 1985, Willy Bal assène quelques vérités qui mettent en cause une vision frileuse de la culture et de la langue. Selon lui, à une conception traditionnelle de la culture, qui risque de la confiner dans un ghetto, il propose de substituer « un contenu beaucoup plus large englobant tous les aspects de la vie collective, prenant en compte tous les défis auxquels nos sociétés doivent répondre, (...) surtout à un moment où, aux difficultés socio-économiques de la conjoncture, s'ajoutent les problèmes soulevés par les mutations sociologiques et technologiques, telles que les phénomènes migratoires, le développement de l'informatique, la robotisation, l'emprise planétaire des médias. (...). La culture ne consiste pas simplement en un patrimoine à sauvegarder et à transmettre, en héritage du passé, un legs de l'histoire, c'est aussi et surtout une réalité vivante, qui doit constamment s'adapter, se renouveler ». Ceci l'amène à poser une question fondamentale en vertu d'un diagnostic effectué il y a 30 ans, mais toujours d'une étonnante actualité pour les pays du Nord comme du Sud : comment concilier la mondialisation des technologies modernes et le respect des cultures et des langues des divers groupes humains ? Le français devrait absolument se présenter comme une langue d'ouverture à la modernité. Comme l'a bien montré *L'inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* (1983), coordonné par Danièle Racelle-Latin et dont Willy Bal présidait le conseil scientifique, le français d'Afrique a développé

spontanément une étonnante capacité d'assimilation mais aussi de créativité, particulièrement dans la vie quotidienne. Mais Willy Bal plaide aussi pour un « français instrumental », le développement d'une néologie utile, qui ne devrait pas pâtir d'un quelconque mépris par rapport au français littéraire. À côté de la fonction symbolique inhérente à l'activité littéraire, la fonction référentielle servant à dénommer le monde lui semble, en l'occurrence, essentielle. Il est remarquable que ce propos émane d'un écrivain dialectal dont toute l'œuvre est animée par la fonction poétique. Ainsi, assumer un nouveau rôle de coopération au développement constitue une occasion réelle pour le français d'assurer sa promotion sur le plan international. S'il ne saisit pas cette chance, d'autres grandes langues ne manqueront pas de s'en charger. Sans conteste, il y a là un message qui conserve toute sa pertinence, de nos jours.

Troisième image : Louvain et le retour aux sources, la terre wallonne

En 1965, fort d'une expérience de près de 10 ans comme professeur à Lovanium, Willy Bal est appelé à l'UCL pour y donner les cours de linguistique romane et de linguistique générale, mais aussi à inaugurer un cours de portugais qu'il développera en programme d'études portugaises, domaine qui, hélas, disparaîtra quelques années plus tard, notamment pour des raisons budgétaires. Les autorités eurent la bonne idée de lui confier aussi un cours de littérature wallonne, créé à son intention. Qui mieux que lui, écrivain et poète wallon renommé, pouvait assumer cette charge ! Le succès ne se fit pas attendre, vu le nombre d'étudiants qu'attira ce cours bisannuel. Willy Bal sera d'ailleurs apprécié pour la clarté et la solidité de l'ensemble de ses cours, dont certains comme la linguistique romane et le portugais, en particulier bénéficiaient de son expérience acquise en Afrique. Il en va ainsi des publications assez nombreuses sur l'influence du portugais en Afrique noire et sur le créole à base portugaise, sans compter, en 1968, une *Introduction aux recherches de linguistique romane en rapport avec l'Afrique noire*.

Ce n'est pas seulement le professeur qui sera apprécié. Très vite, en 1968, ses collègues de la Faculté de philosophie et lettres, au courant de ses talents d'organisateur à Lovanium, l'élisent comme doyen, et deux ans après, en 1970, il se voit désigné comme vice-président du Conseil académique, à un moment très difficile pour une université sommée de quitter le territoire flamand, un transfert

lourd de périls encore difficiles à prévoir à l'époque. Entre-temps, il aura été reçu en 1968, dans cette Académie par son collègue Joseph Hanse qui célébrera avec enthousiasme les mérites du poète wallon. Un peu plus tard, il deviendra aussi membre du Conseil international de la langue française.

Sa nomination à Louvain a rapproché Willy Bal de ses terres d'origine. Après s'être installé pendant quelques années à Archennes, en Brabant wallon, non loin de Louvain et de la future Louvain-la-Neuve, le décès de son père, en 1973, l'amène à envisager un retour dans sa maison de Jamioux, ce qu'il fera en 1979, cinq ans avant son éméritat. À 68 ans et après une carrière bien remplie, il n'est toutefois pas homme à se reposer sur ses lauriers. On le rencontre à l'étranger à l'un ou l'autre colloque ou Congrès international de linguistique et philologie romanes. Il poursuit également ses travaux sur le wallon et la littérature wallonne, éditant en trois volumes le *Dictionnaire ouest-wallon* d'Arille Carlier et une adaptation en wallon d'une œuvre de Ramuz. En 2000, mon collègue Jean-Marie Pierret, titulaire du cours de littérature wallonne depuis la retraite de Willy Bal, établira une édition revue et augmentée de sa *Littérature dialectale de la Wallonie*. Le français n'est pas oublié avec sa collaboration à un recueil collectif *Belgicisms* (1994), qui a le grand mérite d'adopter un point de vue descriptif non normatif, ce qui était encore rare à l'époque. Ce ne sont là que quelques exemples d'une production vaste, marquée toujours par le sérieux de la démarche. Et pourtant, il ne renonçait pas à lancer un trait d'humour, sous forme de clin d'œil. Ainsi, son dernier article en 2006, *Néologie et africanité*, destiné au livre d'hommage offert pour ses 80 ans à son collègue de Louvain et confrère de l'Académie, André Goosse, commençait par un avertissement laissant supposer que ce texte aurait mérité un « carré blanc ». Les joyeuses métaphores du français d'Afrique désignant le pénis, le vagin et les préservatifs étaient censées ne pas devoir trop effaroucher celui que l'on fêtait, auteur d'une pénétrante étude sur la *Géographie du baiser* (1969).

Les images des dernières années : dans le grand jardin ensoleillé de la maison de Jamioux, le sourire du patriarche entouré de ses enfants, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, de ses amis. Ces moments paisibles s'accordent bien avec la vision humaniste, proche des hommes et de la nature, que Willy Bal a si bien exprimée dès sa jeunesse dans son œuvre poétique wallonne. Deux brefs extraits

d'une de ses dernières communications à l'Académie (1990) nous convainquent qu'il était aussi un vrai poète en français, comme le montre cette saisie d'un instantané d'une scène africaine,

Le dé clic devait se produire vers la fin d'une journée de saison sèche, à une date dont je n'ai pas le souvenir. De la terrasse de mon habitation, qui dominait la vallée, j'observais un vieil homme — du moins, il me semblait tel — qui remontait péniblement la côte, chargé d'un faix de bois mort. Soudain, j'ai retrouvé les traits de marraine Pauline la bûcheronne, qui maintes années auparavant gravissait semblablement *le tiène dou Laury*, le raidillon du bois proche de ma maison natale. Tout y était : la démarche lente et lourde sur la sente malaisée, l'effort qui courbait le corps, la fatigue visible. Tout, à deux détails près : l'Africain portait son fardeau sur la tête, ma grand-mère, sur l'épaule, lui allait pieds nus, elle en sabots.

ou encore ce moment où l'imaginaire l'emporte

Laissez-moi rêver ! Les forestiers distinguent les essences d'ombre — telles le hêtre —, qui étouffent toute végétation dans le pourtour de leur ramure, et les essences de lumière — telles le bouleau —, qui laissent croître fougères, cépées, arbustes autour d'elles.

Je rêve d'une francophonie plantée en essences de lumière.

Est-il plus belle conclusion que cet éclatant rayon de lumière qui couronne la vie d'un savant, humaniste et poète ?

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean Klein, *Réception de Jean Klein. Séance publique du 24 octobre 2015 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlfb.be>